

Volved los ojos à mirarme hermanos  
Que por las sendas de mi error siniestras  
Me despeñaron pensamientos vanos.

—  
No sean tantas las miserias nuestras  
Que à quien os tuvo en sus indignas manos  
Vos le dejeis de las divinas vuestras.

C'est ainsi qu'après sa vie orageuse l'autel est devenu le refuge de Lope, et sa consolation. Mais la poésie resta son occupation favorite, et sa fécondité fut inépuisable. Poèmes épiques, poésies lyriques, pastorales, sonnets et chansons, il a cultivé tous les genres, et le nombre de ses pièces de théâtre s'élève au chiffre fabuleux de quinze cents !

Quel que fut son génie merveilleux, on comprend facilement qu'il n'a pu accomplir une œuvre aussi colossale sans négliger la forme et sans fouler aux pieds les règles de l'art. Il le reconnaît lui-même, et voici comment il s'en excuse :

“ Les étrangers sauront qu'en Espagne les comédies ne suivent pas les règles de l'art. Je les ai faites comme je les ai trouvées ; autrement elles n'auraient pas été comprises. Ce n'est pas, grâce à Dieu, que j'ignore les préceptes de l'art ; mais celui qui les suivrait serait sûr de mourir sans gloire et sans profit... J'ai parfois écrit selon l'art, que fort peu connaissent ; mais quand d'autre part, je vois les monstruosité où courent le vulgaire et les femmes, je me fais barbare pour leur usage.... En conséquence lorsque je dois écrire une comédie, j'enferme les règles sous six clefs, et je mets dehors Plaute et

Térence, afin que leur voix ne s'élève pas contre moi... Je compose pour le public, et puisqu'il paye, il est juste de lui parler la langue des sots qui lui plaît. ”

Comme on le voit, Lope de Vega tenait au succès avant tout, et il ne dédaignait pas l'argent. Sans doute, il avait tort ; mais qui lui jettera à ce sujet la première pierre ? Sera-ce le dramaturge contemporain, ou l'homme politique de nos jours ?

Malgré toute l'imperfection de la forme et les négligences du style, il faut lui reconnaître d'ailleurs des qualités éminentes et nombreuses.

Aucun poète n'a reçu du ciel, à un plus haut degré, la faculté créatrice. Il inventait toute une comédie dans un instant ; il imaginait les intrigues dramatiques et les dénouait en se jouant.

Ses pièces sont généralement remarquables par l'action, le mouvement et la vie. Mais il excelle surtout dans les peintures de mœurs et de caractères. Avec cela des pensées souvent élevées, de la verve, et de l'esprit. C'était assez pour réussir.

Mais on se lasse de tout, même du succès, et l'on finit souvent par se dégouter des choses mêmes qui ont fait sa gloire. C'est ce qui arriva au grand poète. Un jour il fut pris de lassitude et de dégoût, et comme son second fils allait choisir un état il lui dédia une pastorale, et dans sa dédicace il lui dit : “ Si le malheur ou vos dispositions naturelles voulaient que vous fissiez des vers (ce dont Dieu vous préserve !) que du moins la poésie ne soit pas votre unique occupation.... La gloire, dites-vous, me dédommagera ! Ne le croyez point ; rappelez-

vous cet emblème adopté par un savant de notre temps, et consistant en un miroir suspendu à un arbre, contre lequel des enfants lancent des pierres : *periculosum splendor !* ..... Je me suis attiré des ennemis, des censures, des jalousies, du blâme et des soucis ; j'ai perdu un temps précieux, et j'ai atteint la vieillesse sans pouvoir vous laisser autre chose que ces avis inutiles..."

Ces avis attristés dénotaient la vieillesse ; mais les vieillards de ce temps-là avaient encore autant de sève que les jeunes gens d'aujourd'hui ; et pour vous le prouver, je veux vous citer un tour de force que fit encore Lope de Vega à l'âge de 70 ans.

Il voulut faire une dernière comédie, qui serait ses adieux au théâtre, en collaboration avec son jeune élève Montalvan. Le premier jour ils firent chacun un acte, et comme la pièce devait avoir trois actes, ils convinrent qu'ils feraient le lendemain chacun une moitié du troisième acte. Montalvan voulut devancer son vieux maître ; il se leva à deux heures du matin, et à dix heures il courut chez lui pour lui annoncer qu'il avait fini. Il le trouva dans son jardin émondant ses arbres.

“ Eh ! bien, dit Montalvan tout triomphant, j'ai fini. — Et moi aussi dit le vieux poète : je me suis levé à cinq heures, j'ai fait mon demi-acte et comme il était encore de bonne heure, j'ai écrit une épître en cinquante tercets ; puis j'ai déjeuné de friture, et je suis venu arroser mon jardin. ”

Je connais des journalistes de trente et quarante ans qui n'en feraient pas plus dans toute une semaine, ce qui ne les empêche pas de diriger l'opinion publique et la politique.

Pour vous donner une idée de son théâtre, il est nécessaire de vous en citer quelque chose. Voici d'abord comment s'ouvre une de ses meilleures comédies intitulée "*Le meilleur alcade est le roi* ;" c'est une pastorale charmante quoique le style en soit un peu précieux.

Un berger est seul au bord d'un ruisseau qui serpente dans une vallée. Il aime une bergère, nommée Elvire, et il confie son amour aux flots qui murmurent, aux fleurs qui embaument, aux oiseaux qui gazouillent. Puis il s'adresse à sa bien-aimée comme si elle était devant lui :

" Hier, tandis que sous tes pieds de lis tu foulais le sable sur lequel coule ce ruisseau, les grains s'en changeaient en perles..... Le linge que tu lavais te causait une peine inutile, car dans tes mains il paraissait n'avoir jamais de blancheur...

Elvire survient, et le surprend contemplant le ruisseau où il l'a vue la veille : —Que viens-tu donc chercher dans le cristal de ce ruisseau ? Sont-ce les coraux que j'ai perdus sur ses bords ?

—Non pas, je me cherche moi-même, car hier je me perdis en ce lieu. Mais je me retrouve enfin puisque je te vois et que je vis tout en toi.

—Je croyais que tu venais m'aider à chercher mes coraux.

—...Eh ! bien donne-moi ma récompense, je les ai trouvés.

—Où cela ?

—Sur ta bouche, où ils servent de cadre à des perles... Je t'ai dit hier tout ce qu'il y a dans mon cœur, et tu ne m'as pas répondu.

—Est-ce que mon silence ne répondait pas pour moi ? Nous autres femmes, nous parlons en nous taisant, et nous accordons en refusant... Il faut toujours croire le contraire de ce que l'on fait paraître...

Comme vous voyez, ce langage est du dernier galant. Les bergers et les bergères d'aujourd'hui ne diraient pas mieux... et ils feraient pire.

Une autre comédie plus agréable encore a pour titre : " oh ! si les femmes ne voyaient pas ! " Ce titre ne signifie pas que le poète voudrait voir les femmes aveugles ; et les hommes seraient les premiers à se plaindre si les femmes n'avaient pas d'yeux. Mais il est d'avis qu'elles sont trop curieuses, et qu'elles font souvent un mauvais usage de leurs yeux.

Isabelle, fille du duc Octavio, vit avec son père dans un château entouré de forêts. Frédéric, favori de l'empereur Othon, l'aime et en est aimé. Il vient souvent la voir, mais il a soin de ne révéler à personne la solitude qu'elle habite.

Un jour, l'empereur décide qu'il ira faire la chasse dans la forêt, et Frédéric a peur qu'il ne découvre son trésor caché. Il va en prévenir Isabelle, et la prie de se tenir renfermée.

Il la trouve portant un chapeau à plumes et un fusil à la main, prête à partir elle-même pour la chasse. En le voyant venir elle se cache derrière un arbre, puis se montrant soudain elle lui crie :

Rendez-vous tous !

FRÉDÉRIC

A qui ? déesse !

ISABELLE

A l'amour

FREDERIC.

O Vénus traîtresse !

Si tu prétends au voyageur  
Dérober son or et son cœur,  
Pourquoi te donner tant de peine ?  
Qu'as-tu besoin d'être inhumaine ?  
Retiens, retiens pour tes beaux yeux,  
Ce feu qui leur convient bien mieux ;  
Désarme-toi je t'en supplie,  
Je t'ai déjà donné ma vie,  
Veux-tu faire deux fois mourir  
Celui que rien ne peut guérir ?

.....  
Quand le bandit est en vedette,  
Et laisse voir son escopette,  
Le passant demande humblement  
La vie en donnant son argent.  
Charmant bandit, moi je te donne  
Aussi mon âme et ma personne ;  
Mais je veux vivre, accorde moi  
La vie, elle est toute pour toi.  
Je tiens à mes bras pour te prendre,  
A mes oreilles pour t'entendre,  
A mes deux yeux pour t'admirer,  
A tout mon cœur pour t'adorer.

.....  
Othon, notre grand empereur  
Chasse aujourd'hui dans ce parage,  
Et logera dans ce village.  
Je crains qu'il ne vous voie ici ;  
.....  
Je veux dérober votre vue  
A toute rencontre imprévue.  
Cachez vous ! mon amour a peur  
Que ce tout puissant empereur  
Ne vous voie !.. Il a l'humeur tendre  
Et le cœur si facile à prendre !  
.....

Vou êtes si jeune et si belle,  
Que je tremble, chère Isabelle !  
Cachez-vous donc à tous les yeux ;  
Quand la femme aime bien, le mieux  
C'est de ne pas donner entrée  
A la jalousie effarée ;  
Fermez la porte, à double tour,  
A l'ennemi de notre amour ! ”

Ce Frédéric est un naïf, et quand il est parti, Flora, sa suivante, reste avec Isabelle.

FLORA.

Tu réfléchis.

ISABELLE.

J'ai senti naître.....

FLORA.

Certain désir ?

ISABELLE.

Oui.

FLORA.

Mais de quoi ?

ISABELLE.

De ce que tu sais mieux que moi.

FLORA.

C'est de voir l'empereur, peut-être ?

ISABELLE.

Flora, qui n'aurait ce désir !  
Voir ce César incomparable  
Quand l'occasion vient s'offrir !

FLORA.

Sot de Frédéric !

ISABELLE.

Le coupable,  
C'est lui ; car je n'y pensais pas ;

Mais je sens un remords de faire,  
Flora, ce qui peut lui déplaire.

FLORA.

Pourquoi fait-il tant d'embarras,  
Quand la chose est si naturelle ?  
La question n'est pas nouvelle,  
Au reste.... elle nous vient d'Adam,  
Et notre désobéissance  
Vient de la première défense  
Que Dieu fit à l'homme en naissant.  
Voyez un peu quel grand outrage  
Tu pourrais faire à ce jaloux,  
Qui n'est pas même ton époux,  
En allant voir, à son passage,  
Le plus puissant héros du jour ?  
Il peut, parce qu'il est aimable,  
Prendre pour nous un peu d'amour.....  
Oh ! ruse.....

ISABELLE.

Il est déraisonnable !  
Il a mon cœur qui vaut bien mieux,  
Mais qu'il me laisse au moins les yeux !  
Est-il une femme qui puisse,  
Avec un mari qui plus est,  
Consentir un tel sacrifice.....  
De ne pas voir quand il lui plait !  
L'aveugle voit par la pensée  
Et moi, j'ai mes deux yeux... J'irai  
Voir cet empereur.....

FLORA.

Chose aisée !

ISABELLE.

Pourtant je me déguiserai ;

FLORA.

On vient.

ISABELLE.

Plutôt n'être pas femme,  
Que d'être femme et ne pas voir !  
Mon père vit dans un manoir ;  
Jamais on n'y rencontre une âme,  
Toujours ces bois et ce ruisseau,  
Qui plus loin dans la mer dévale !  
Et quand, par un hazard nouveau,  
Je puis voir l'aigle impériale,  
Avec son bec en diamant,  
Frédéric veut que je me cache !  
L'ordre est au moins d'un ignorant !  
Il n'est de femme que je sache,  
Qui pour le seul plaisir de voir,  
Ne voudrait voir la fin du monde !

Isabelle, vêtue en paysanne, s'en va donc errer dans la forêt pour apercevoir l'empereur *défendu*, et probablement aussi pour être vue par lui.

Il va sans dire qu'elle le rencontre, et qu'il en résulte une série de tribulations et de peines de jalousie pour ce pauvre Frédéric. Non seulement l'empereur, mais un grand seigneur de sa suite, font un peu la cour à Isabelle ; et voici comment ce grand seigneur raconte à Frédéric lui-même son entrevue avec Isabelle ;

Près de ce ruisseau, je la vis un soir  
Un moment s'asseoir  
Sur le gazon vert de la rive ;  
Sa douce présence éveilla les fleurs,  
Qui voulant lutter avec ses couleurs,  
Prirent une teinte plus vive.  
Avec la ligne qu'elle avait,  
De quelque pêcheur empruntée,  
Chaque poisson qu'elle prenait  
Semblait une étoile argentée,  
Mais toujours se débattait !

J'osai lui dire alors : Madame,  
Vous ne péchez que des ingrats ;  
Si ces poissons avaient une âme  
Bien vite ils seraient dans vos bras....

Fort heureusement pour Frédéric toutes ses craintes sont chimériques. Isabelle lui reste fidèle, l'empereur ne fait que s'amuser d'une manière fort innocente, et quand Frédéric se décide enfin à lui avouer son amour, le gracieux souverain met sa main dans la main de la charmante Isabelle.

Suivant la coutume du théâtre d'alors, la comédie se termine par quelques mots adressés à l'auditoire. C'est un des personnages de la pièce qui vient dire sur le devant de la scène :

“ Ecoutez, mesdames, bien que l'auteur ait donné à notre pièce le titre de : “ *Ah ! si les femmes ne voyaient pas !* il souhaite que beaucoup d'entre vous viennent la voir et la revoir ; et qu'en outre elles voient tout ce qui se passe dans le monde : beaucoup de fêtes, beaucoup de noces, de combats de taureaux, de jeux de cannes et de roseaux, les filles beaucoup d'amoureux, les femmes mariées beaucoup de fils, toutes beaucoup de santé, de joie et d'années, enfin tout ce qu'elles aiment, et voilà la fin de notre comédie.”

Il ne faudrait pas s'imaginer que le grand poète traite toujours des sujets aussi légers. Il en aborde souvent d'une grande élévation. C'est ainsi qu'il a tiré une très belle comédie d'un des plus grands événements de l'histoire d'Espagne—la découverte du Nouveau Monde.

Je ne puis qu'en résumer une scène qui me paraît d'une grande beauté.

Christophe Colomb a touché la terre d'un nouveau monde. Il l'embrasse, et se faisant apporter une croix il la plante au sommet d'une colline afin qu'elle serve, dit-il, de phare au nouveau continent. Sur son ordre tous ses marins tombent à genoux sur le rivage où va croître cette plante sacrée, et chacun adresse à la croix une invocation :

—C'est à moi, dit Colomb, de parler le premier : Illustre et sainte couche sur laquelle Dieu est mort étendu. Tu es la noble bannière qu'il leva contre le péché, et je crois voir sur ton bois la trace de son sang glorieux.

—*Frère Buyl* : Indestructible mât du vaisseau de l'Eglise qui montes jusqu'au ciel comme l'échelle mystérieuse de Jacob, tu as pour voile le linceul qui enveloppa la dépouille de Dieu fait homme, et nul pilote n'égala jamais le grand prêtre qui te conduit.

—*Barthélemy Colomb* : Verge divine de Moïse qui partageas la mer Rouge ; phare lumineux et brillant qui guides l'homme dans sa marche, je te plante sur cette terre qui ne connaît pas le vrai Dieu, mais qui deviendra une nouvelle terre promise.

—*Pinzon* : Verdoyant laurier de victoire sur lequel se posa la tête du Christ, purifie ce pays des souillures de l'idolâtrie, puisque le sang dont tu es teint a coulé pour tous les hommes ; crois en ce lieu où t'a planté notre audace chrétienne.

—*Arana* : Harpe mélodieuse de David, sur laquelle fut fixé douloureusement celui dont tu as prophétisé la

venue... convertis à la foi par tes accents tout ce pôle barbare.

—*Terrazas* : Navire sur lequel la vie a traversé la mer de la mort... linceul encore rougi du sang innocent... linceul glorieux et vénéré, sois notre guide et notre bannière parmi les peuples sauvages.

Cette scène qui devait être d'un grand effet au théâtre, a un pendant non moins admirable à la fin de la pièce.

Les Indiens se sont battus contre les compagnons de Colomb ; ils en ont tué un grand nombre, et en poursuivant les fuyards ils sont arrivés au pied de la croix.

Dulcan, le chef, ordonne de l'arracher et de la jeter à la mer. Mais à peine la croix a-t-elle été renversée, qu'au son d'une musique mélodieuse une autre croix surgit du sol et va peu à peu grandissant.

—Le tronc a repoussé, s'écrie le chef, c'est un arbre divin.

—Voyez comme il s'élève et grandit, dit un indien.

—C'est prodigieux. dit un autre ; d'aujourd'hui je commence à trembler.

—Bois sacré, dit un troisième, dès aujourd'hui tu dois régner sur ces contrées.

Au milieu de ces tableaux grandioses, le poète dramatique ne néglige pas les peintures de mœurs, et les fines critiques.

Ainsi, il n'oublie pas de faire voir que les deux grandes fautes des compagnons de Colomb, et des autres Espagnols qui vinrent dans le nouveau monde, furent l'amour de l'or et la volupté.

De même il se moque aussi de l'engouement des ses compatriotes pour les titres de noblesse. A une femme indienne qui l'interroge sur son nom, un Espagnol répond : Je me nomme Rodrigue.

— Es-tu noble ?

— Tous les Espagnols le sont.

Nous avons dit que Lope de Vega avait tenté tous les genres. Citons quelques pages d'une de ses comédies champêtres intitulée " Le campagnard dans son coin. " C'est Jean le laboureur qui parle :

Seigneur, si je bénis votre bonté divine,  
Ce n'est pas pour les biens dont vous seul me comblez ;  
Ni pour m'avoir donné cette ronde colline  
Que couvrent mes troupeaux, mes vignes et mes blés ;  
Ni pour avoir rempli mes jarres par douzaines,  
De l'huile recueillie aux oliviers des plaines,  
Pour baigner à loisir mes fromages épais ;  
Sans compter, Dieu merci ! tant d'autres qui sont pleines,  
Grâce aux vieux oliviers plantés sur les sommets.  
Ce n'est pas quand je vois de mes ruches fécondes  
Les innombrables nids où tant d'oiselets nains  
De leur miel savoureux versent les gouttes blondes  
Qu'ils dérobent aux fleurs sous vos regards sereins ;  
Ni quand je vois ployer les solives serrées  
De mes greniers nombreux, où votre puissant bras,  
Ecartant de mes champs l'orage et les frimas,  
Entasse de mes blés les montagnes dorées ;  
Car, vous seul vous comptez les grains de nos moissons,  
Seigneur, et je n'en suis que l'humble majordome ;  
Mais malgré tous ces biens dont nous vous bénissons,  
Je reste toujours simple et toujours économe.....  
Et ce n'est pas non plus en voyant maint pressoir  
Regorger jusqu'au bord de grapes écumeuses  
Ni mes tonneaux rangés et prêts à recevoir  
Ce qu'octobre abandonne aux brunes vendangeuses ;

Non plus quand je vois paître aux flancs de nos coteaux  
Mes gras troupeaux pareils aux roches immobiles,  
Et dont le nombre est tel que lorsqu'ils vont par files  
Aux approches du soir, s'abreuver aux ruisseaux,  
Après eux, mes bergers avec leurs chiens dociles,  
Pourraient, presque à pied sec, en traverser les eaux.  
Ce ne sont pas ces biens dont je vous remercie,  
C'est plutôt.....et tout haut j'en rends grâce à genoux,  
De m'avoir fait, seigneur, par faveur infinie,  
Un cœur content du sort que je ne dois qu'à vous !  
Je ne ressemble pas au courtisan vulgaire  
Et dont l'ambition ronge et froisse le cœur ;  
Car je vis sans souci de ce vain mot honneur,  
Et, pourtant honoré de mes égaux sur terre,  
Je naquis au village et non loin de la cour ;  
Mais j'ai bien soixante ans et ne l'ai jamais vue ;  
Quelle que soit du temps la fortune imprévue,  
Me préserve le ciel de la voir un seul jour ?.....

Voilà comment ce campagnard apprécie son bonheur.

Mais le roi et sa cour vont passer près de sa demeure dans une partie de chasse, et son fils, Félicien, le sollicite vivement de venir voir le roi, et lui décrit avec enthousiasme le spectacle qu'il aura sous les yeux.

Le bon vieux paysan lui répond :

Assez ; tu m'assommes, tais-toi,  
Sais-tu bien ce que c'est que d'aller voir le roi ?  
Es-tu fou ? Crois tu donc qu'il soit si nécessaire  
Pour un bon villageois comme moi, d'aller voir  
Son seigneur souverain qui, ma foi, n'y tient guère ;  
De mes jours ici-bas je touche au dernier soir,  
Je ne le vis jamais et n'en ai pas d'envie  
Quand s'approche pour moi la fin de cette vie ;  
Je mourrai sans le voir : hé ! qu'en ai-je besoin ?  
Entends-moi bien d'ailleurs, je suis roi dans mon coin ;  
Et rois sont tous ceux-là qui vivent dans l'aisance

Du travail de leurs mains, et rois sont encore ceux  
Dont le cœur est loyal, sincère et généreux.  
Des lois je reconnais la suprême puissance,  
Et j'obéis au roi, comme à Dieu, sans le voir.  
Il est, nous le savons, ici bas son image  
Et je l'aime beaucoup ; mais, né dans ce village  
Moi, montagnard, j'irais affronter ce pouvoir,  
Ce vice-roi de Dieu ! Non, c'est une folie !  
Le curé, l'autre jour, en prêchant, nous a dit :  
Que deux anges du ciel le gardent jour et nuit  
C'est son opinion....., sans compter, je vous prie,  
Toute la garnison de son infanterie.....

Et le brave laboureur continue, protestant de son  
dévoûment au roi, se déclarant prêt à lui donner tout  
ce qu'il a, mais refusant toujours d'aller le voir :

Nous ne regardons pas le soleil face à face,  
Quand il répand sur nous ses rayons lumineux ;  
Le roi, c'est le soleil, devant qui je m'efface ;  
Le regarder de près c'est se brûler les yeux.

Mais Jean le Laboureur a beau se cacher, le roi a  
entendu parler de lui, et désire le voir.

Il quitte donc la chasse, et vêtu comme un simple gen-  
tilhomme, il vient seul frapper à la maison de Jean qui  
le reçoit très poliment, sans soupçonner un seul instant  
que c'est le roi :

JEAN.

Monsieur, prenez ce siège.

LE ROI.

Oh ! non pas, je vous prie.

Asseyez-vous d'abord.

JEAN.

Quelle cérémonie !

La chaise et la maison sont à moi, Dieu merci,

Vous n'avez pas le droit de commander ici,  
Je suis maître céans, et je vous en avise ;  
Oui, tant que vous serez, Monsieur, dans ma maison,  
Sachez qu'il ne faudra ne faire qu'à ma guise.

LE ROI.

Procédé d'Hidalgo !

JEAN.

Procédé sans façon  
D'un simple villagois qui dans son coin ordonne,  
Et vent qu'on obéisse à sa seule personne.

LE ROI.

Mon cher ! si vous allez à Paris quelque jour  
Je vous promets, d'honneur, que mon cœur et ma porte  
Vous seront tout ouverts pour payer à mon tour,  
Au prix de tout mon bien, l'amour que je vous porte.

JEAN.

A Paris, moi !

LE ROI.

Quoi donc ! n'irez-vous pas y voir  
Les jardins, les palais, la cour, pour satisfaire  
Au désir que j'aurais de vous y recevoir ?

JEAN.

Moi, dans Paris ?

LE ROI.

Où donc est l'extraordinaire ?

JEAN.

Si c'est là que jamais nous devons nous revoir,  
Autant vaut renoncer de suite à cet espoir.

LE ROI.

Et pourquoi ce dédain ?

JEAN.

De cet humble village  
Je ne sortis jamais depuis mon plus jeune âge ;

J'y cultive le bien dont Dieu me fait jouir,  
Et dans ce petit coin, j'ai deux lits à ma guise ;  
L'un est dans ma maison et l'autre dans l'église ;  
Ils suffisent tous deux pour vivre et pour mourir.

LE ROI.

A vous en croire alors, jamais de votre vie,  
Vous ne vîtes le Roi.....

JEAN.

Je n'en ai point d'envie.  
Nul plus fidèlement ne lui garde sa foi,  
Et ne l'a respecté comme je le fais, moi,  
Qui ne le vis jamais.

LE ROI.

Et cependant il passe  
Par ici mille fois pour aller à la chasse.

JEAN.

Moi, je me cache alors au fond de ma maison,  
Et vous savez déjà quelle en est la raison :  
Je l'honore de loin et sans voir son visage ;  
Mais par réflexion je crois être, en petit,  
Un roi comme le roi, même avec avantage,  
Car je dors mieux et mange avec plus d'appétit.

LE ROI.

Ah ! vous avez raison.

JEAN.

Plus que lui, je suis riche,  
Car je puis prodiguer le temps dont il est chiche,  
Si je veux aller seul, je m'en vais seul sinon,  
Je choisis à mon gré, quelque bon compagnon ;  
Bref, de ma volonté je suis roi sans contrôle,  
Sans souci, sans affaire, et c'est le meilleur rôle :  
Car le plus grand bonheur où tendent nos désirs  
C'est bien, sans contredit, d'être riche en loisirs.

LE ROI, à part.

Philosophe des champs, ah ! combien plus encore  
Je t'envie.....

JEAN.

En été, je me lève à l'aurore,  
Car c'est mon bon plaisir ; et mon premier devoir  
Est d'aller à l'église où j'entends une messe  
Que nous dit le curé, qui veut bien recevoir  
Mon aumône du jour, suffisante largesse  
Pour que nos indigents puissent un peu dîner ;  
Après quoi je reviens, tout joyeux, déjeuner.

LE ROI.

De quoi déjeûnez-vous ?

JEAN.

Oh ! d'une bagatelle ;  
De deux morceaux de lard dont la graisse ruisselle ;  
Au milieu l'on découvre un jeune et gras pigeon,  
Ou même quelquefois un honnête chapon.  
Si mes fils sont levés, nous causons de la grange,  
Et selon la saison, de moisson, ou vendange,  
Jusqu'à près de midi ; puis tous trois nous dînons.

.....

Cette peinture du bonheur champêtre ravit le roi, et il fait entrer Jean dans tous les détails de sa vie journalière. Puis, il l'amène adroitement à lui exprimer ses sentiments à l'égard du roi :

JEAN.

Je suis roi dans mon coin...pourtant, si notre roi  
Me demandait mes fils et ma maison...ma foi,  
Comptez qu'ils sont à lui, n'importe où je le trouve ;  
Je le dis et c'est vrai, qu'il vienne et qu'il m'éprouve ;  
Il verra qui je suis.

LE ROI.

Vous m'étonnez vraiment.

Quoi ! Si le roi jamais avait besoin d'argent,  
Vous le lui prêteriez ?

JEAN.

Oui, toute ma fortune,  
M'eût-il fait mille torts ! Tout ce que nous avons  
N'est-il pas bien à lui, si nous le lui devons ?  
Il veille, tout armé, pour la cause commune,  
Il nous garde, et son bras nous conserve la paix.

LE ROI.

Allez le voir, il peut vous anoblir.

JEAN.

Jamais.

Car je n'en suis pas digne, et sachez-le quand même,  
Pour moi, ce petit coin est le bonheur suprême.

Le roi admire de plus en plus. Il prend le souper avec le laboureur, et fait la connaissance de toute sa famille.

Mais, après la chasse, une fois rentré dans son palais, il veut mettre à l'épreuve le dévouement de Jean, et lui envoie demander cent mille écus. Le laboureur s'exécute de bonne grâce.

Plus tard, il lui fait demander son fils pour un poste à la cour, et sa fille pour être dame d'honneur. C'est un sacrifice immense pour le vieux Jean, mais il s'y résigne en pleurant.

Enfin le roi lui envoie l'ordre de se rendre lui-même au palais, et l'on peut imaginer sa confusion et son embarras, quand il reconnaît dans le roi le gentilhomme auquel il a donné l'hospitalité.

Le roi le fait manger à sa table, nomme son fils gouverneur de Paris, marie sa fille avec un grand seigneur, et pour punir le vieillard de n'avoir pas voulu le voir auparavant, il le condamne à le voir désormais tous les jours, en le faisant son majordome.

La comédie ne dit pas si le majordome fut heureux ; mais je suis bien sûr qu'il a dû regretter souvent ses champs couverts de moissons et la vie paisible de son village.

Une autre comédie, qui a aussi son côté champêtre et qui est tout à fait remarquable, met en scène les plus nobles et les plus fiers caractères qu'il soit possible de rencontrer parmi les paysans, les Tello de Meneses.

Il y a tant de beautés dans cette pièce que je ne puis résister à la tentation de l'analyser. Elle prouve d'ailleurs que l'on a eu bien tort de soutenir que Lope de Véga ne savait pas dessiner des caractères.

Le roi de Léon a voulu marier sa fille, l'infante Elvire, au roi maure de Cordoue et de Tolède. Pour échapper à ce mariage odieux l'infante s'est enfuie, et pour échapper à la misère elle s'est mise en service chez des laboureurs puissamment riches, les Tello de Meneses. Elle a pris le nom de Juana, et personne ne connaît son origine.

Tello, le vieux, a un fils de vingt ans remarquable par son intelligence, par ses goûts distingués et ses hautes aspirations. Sous l'habit de la servante il a deviné la femme noble et distinguée, et il en devient éperdument amoureux. L'orgueil de l'infante la protège quelque temps contre cet amour ; mais elle finit par s'éprendre elle-même du jeune Tello.

Le roi de Léon croit que sa fille est morte, et, un jour, il écrit au vieux Tello, qu'il sait riche et dévoué, de lui prêter vingt mille ducats, pour l'aider à soutenir la guerre contre le roi de Cordoue.

—Tu lui en porteras quarante mille, dit le vieillard à son fils, vingt que je lui prête et vingt que je lui donne.

Naturellement le roi est charmé. Il nomme le jeune Tello alcaïde, et le père, seigneur de haute et basse justice. Il promet même d'aller quelque jour faire visite au vieux Tello.

Il s'y rend en effet, reconnaît sa fille, qui lui avoue son amour pour Tello, fils, et consent à leur mariage.

Neuf ans après le roi meurt, laissant le trône à son fils Alphonse, qui ne paraît pas disposé à conserver des relations amicales avec les Tello de Meneses. L'infante, qui a déjà un fils de huit ans, vient de mettre au monde un autre fils, et le roi, prié d'être le parrain de l'enfant, a refusé froidement.

Le vieux Tello en est profondément blessé et affligé. Il se rappelle son bonheur paisible d'autrefois, et il exhale sa plainte :

—Oh Tello ! comme tu vivais autrefois tranquille, toi seigneur de la montagne que la mer espagnole entoure et défend comme par un mur éternel ! Quelle destinée trompeuse est venue loger les chevaux des rois dans l'écurie de tes bœufs ! Toi-même ne te vantais-tu pas de te réveiller, chaque jour, avec la blanche aurore, pour voir le vert encadrement où court la fontaine sonore à la voix de cristal, les blés où murmurent les grillons,